

ICÓNOR

— Science-fiction —

ROMAN

ICÔNOR

AFÉTAT

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS
Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-462-2

Préface

Où se situe donc Icônor ? Dans l'avenir ou sur une autre planète ? Peu importe en fin de compte puisque l'on ignore si cet univers est réel, rêvé ou s'il se compose d'un subtil mélange de rêve et de réalité.

De toute façon, ce monde est incontestablement noir et les histoires que vivent ses habitants paraissent sans issue. Quant aux puissants qui prétendent le diriger depuis leur bunker hyper protégé, ils ne savent vraiment ni au nom de quoi ils agissent ni quelle est la finalité ultime de leurs actes. Ils se contentent de tenter, par la force et la ruse, de maintenir un ordre dont le sens leur échappe. Ce qui ne les empêche pas de se comporter comme s'ils en étaient les maîtres et les organisateurs.

Finalement, hélas, le monde d'Icônor ne se trouve sans doute ni dans le futur ni dans une autre galaxie. Il pourrait même représenter un miroir grossissant et à peine déformant du nôtre.

C'est à nous, les lecteurs, de déterminer si nous vivons comme des Souterrains ou comme des Privilégiés. À moins que, comme dans un jeu de rôle, nous ne passions tour à tour au cours de notre existence, et même d'une seule de nos journées, d'un univers à l'autre.

L'un des nombreux mérites du ténébreux voyage à Icônor auquel nous convie AFétat est de nous amener à nous poser des questions. Des questions auxquelles, pas plus que les personnages du livre, nous ne sommes capables de répondre.

Francis Zamponi

1

Dans un des Parkings du plus grand des secteurs d'Icônor

ISA

Tous les matins, dès que le soleil répandu pour tous franchit le soupirail de mon emplacement, je me lève en retirant avec précaution mon bras de dessous le corps de Bross et je marche jusqu'à l'ouverture Est pour fouiller dans les grands containers d'ordures avant qu'ils soient vidés par les Fonctionnaires. Tout le monde ou presque dort encore, et les allées centrales sont encombrées des mômes qui bougent dans leur sommeil et se retrouvent là en virgule, dans un sens ou dans l'autre. Je les enjambe. La plupart des Souterrains sont déjà venus nettoyer les ordures des Privilégiés dès la veille au soir à dix heures. Il y a un temps plus long dans le tour de ronde des Fonctionnaires. À dix heures. Parce que la relève a toujours du retard et que les autres se sont barrés pour aller manger, ou qu'ils en profitent pour aller pisser, ou pour d'autres raisons qui nous échappent. En tout cas, le temps où les containers restent sans surveillance est plus long que d'habitude. Et le matin à huit heures même chose. On peut alors en passant par la bouche d'aération fouiller un container et trouver de

quoi se nourrir. Seulement un ou deux Souterrains par container et c'est là où il faut être habile et rapide. Ou musclé. Rien pour les autres. Le soir, dans toutes les ordures d'une journée des riches, il y a de quoi. Mais plutôt que d'avoir à me bagarrer, j'y vais de bon matin en espérant qu'un Privilégié a eu la fringale pendant ses insomnies. Sur les trente-six étages et les cent quarante-quatre appartements au-dessus de notre tête, ça arrive assez souvent. La Tour est généreuse pour le sous-sol. Gil dit que plus les Privilégiés s'engraissent, plus leurs poubelles grossissent. C'est vrai qu'elles sont toujours remplies. Et c'est tant mieux pour nous. Je grimpe les deux genoux sur un des angles du premier container et je me mets à gratter. Les odeurs puissantes qui m'arrivent par jets ne m'incommodent pas. Bross n'arrive pas à les supporter. Il dégueule jusqu'à la bile dès qu'il fouille dans les containers. Bross n'y va plus. Il s'occupe d'autre chose. En grattant, je trouve un demi-pamplemousse pourri, un paquet de biscuits au chocolat rempli de miettes (la marque préférée de Bross), et dans un sac plastique jaune, un reste de muesli ramolli de lait que je dois racler de la main pour le séparer des serviettes hygiéniques. Je prends aussi des pelures et des trognons de pommes et je saute, ravie, sur le ciment, pour ramener notre déjeuner à Bross. Avant de grimper par la bouche d'aération, je décide de retourner dans la poubelle pour prendre les serviettes hygiéniques qui après tout ne sont pas si sales et qui devraient me servir bientôt. Les pas des Fonctionnaires qui reviennent par ici résonnent dans la galerie souterraine. J'ai juste le temps de sauter dans le Parking. Ils m'ont certainement entendue, mais tant pis. On est à peu près sûrs qu'ils savent qu'on va piquer les ordures des Privilégiés. Et de ça, ils s'en foutent. Gil a appris

qu'ils ne sont pas en fonction pour surveiller les ordures, mais pour surveiller l'arrivée des conduits de vide-ordures dans les containers. Il paraît que les Privilégiés ont peur qu'on grimpe par-là pour débarquer chez eux et s'y installer. Leur grande peur. Mais qu'est-ce qu'on y ferait ? Aucun moyen d'y rester et de s'occuper de tous leurs appareils. On ne saurait pas et puis d'ailleurs, ça nous branche pas. Rester enfermé toute sa vie entre quatre murs, même s'il y fait chaud avec des placards toujours pleins, non. Nous, avec Bross, si on avait de l'argent, on partirait. Il paraît que très loin de la ville, il y a le Paradis. Et beaucoup d'autres pensent pareil. Mais les Privilégiés croient qu'on veut ce qu'ils possèdent. Alors ils ont peur. Leur dernière peur. Et pour ne plus avoir peur, ils payent des Fonctionnaires qui font des tours de ronde de container à container jour et nuit. Deux équipes. Deux changements. Deux moments où on peut se nourrir des ordures.

Je reviens dans notre emplacement avec mon bien. Ça ronfle et ça tousse un peu partout. Bross est en boule comme j'aime. Presque, il se mettrait à sucer son pouce. Les crevasses qu'il a aux lèvres se referment un peu. En tout cas, ça ne saigne plus. À cause de la graisse que j'ai trouvée au fond d'une boîte d'aliments pour chats. La graisse, c'est bon pour les crevasses. Ma mère m'en mettait quand j'étais môme et ça m'évitait de souffrir comme les autres qui préféraient la manger. J'ai eu du mal à faire accepter ça à Bross.

— C'est perdu si je la mets sur mes lèvres.

— C'est pas perdu puisque ça va te refermer tes crevasses. Et si ça s'ouvre encore plus, tu pourras même plus avaler la graisse que tu as gardée.

— J'ai pas l'habitude de me mettre de la bouffe ailleurs que dans mon estomac.

— Mais si ça te fait du bien...

— J'ai pas l'habitude de me faire du bien.

— Et puis tant que tu as mal, tu n'arrives plus à m'embrasser comme j'aime.

Il a bien voulu essayer, mais sans qu'on le dise aux autres. Il s'en met le soir, juste avant de s'endormir. Je suis contente que ça lui fasse du bien. Il me croira davantage la prochaine fois. Quand il dort encore, à mon retour, c'est qu'il s'est particulièrement fatigué la veille à chercher des briques pour le grand immeuble qu'on doit nous-mêmes construire, pour nous les Souterrains, sur un terrain vague au bord des égouts. Les Privilégiés n'en veulent pas parce qu'il est inondé pendant la saison des pluies. Mais nous les pauvres, on connaît suffisamment les inondations des Parkings pour ne pas les craindre. Et quand Bross dort comme ça, je m'assois contre le pilier de l'allée centrale, là où le soleil répandu éclate, et je repense à mes rêves.

C'est tout ce qu'on a de bien. La nuit quand on dort, les histoires qu'on se raconte sont tellement merveilleuses que j'aime avoir le temps d'y repenser dans la journée. Même quand c'est des cauchemars, c'est mieux que ce qu'on vit. C'est plus beau, plus